

Perspectives épistémologiques sur la réalité de la nation. Pourquoi ne juge-t-on pas le nationalisme comme un oiseau ?

Åsbjørn Melkevik, *Université Laval*

Dire la nation

Comment peut-on juger le nationalisme ? Cette question nous renvoie immédiatement à un autre problème : « À partir de quoi puis-je juger le nationalisme ? » Ces questions sont assurément d'une certaine importance. Elles renvoient tout critique du nationalisme à se demander : « Qu'est-ce que le nationalisme ? » Mais ce serait là directement tomber dans le piège des mots. Ludwig Wittgenstein disait justement que l'une des principales causes de la confusion philosophique se trouve dans la propension d'« essayer, derrière le substantif, de trouver la substance¹ ». De même, Karl Popper, se méfiant de ces questions sur le sens des mots, nous rappelait la fameuse histoire du docteur Livingstone :

Introduit par un interprète devant un roi africain, [Livingstone] lui demanda : « Comment allez-vous ? » Le roi africain répondit par un seul mot, et l'interprète se mit à parler, parler, parler, parler, pendant dix minutes, traduisant ce mot pour Livingstone sous forme d'un long récit des malheurs du roi. Livingstone demanda alors si le roi avait besoin du secours d'un médecin, sur quoi le roi se mit à parler, parler, parler, parler, parler. Et l'interprète de traduire cela par un seul mot : « Non »².

Méfions nous des mots. Or, disons dès maintenant que, selon nous, un nationalisme est un discours cohérent sur la nation et que l'ensemble de ces discours n'est évidemment pas cohérent, mais s'étudie avantageusement comme un tout. Le sens du mot nation n'est, toujours selon nous, aucunement déterminant pour une analyse

du nationalisme. Nos propos ici peuvent sembler étranges et ce d'autant plus que le mot « nation » est souvent pris comme point de départ ou comme une donnée déjà et immédiatement présente aux fins de l'analyse. Nous défendrons, dans le présent essai, qu'aucune factualité ne peut créer une nation, que ce soit seule ou en combinaison avec d'autres facteurs. *La nation n'existe que par le nationalisme, que par les discours sur la nation.* Le danger est évidemment la tentation de trouver la substance du nationalisme dans la nation – de traduire toute la complexité et la richesse du phénomène dans ce seul mot *nation*. La substance est le corollaire du substantif, que cette substance fasse référence à une réalité physique, imaginaire ou discursive. Notre perspective ici se veut épistémologique en ce que nous voulons souligner que, malgré des difficultés réelles, une critique du nationalisme est bien possible et est essentielle, mais qu'elle doit éviter les écueils d'un discours *ontologique* sur la prétendue réalité physique de la nation.

Eric Hobsbawm écrivait au début de son livre *Nations et nationalisme depuis 1780* que « [l]e problème est qu'il n'y a aucun moyen d'expliquer à un observateur comment reconnaître *a priori* une nation parmi d'autres entités, comme nous pourrions lui donner le moyen de reconnaître un oiseau ou de distinguer une souris d'un lézard. Ce serait tellement simple si nous pouvions observer les nations comme nous observons les oiseaux³! » En effet, ce serait là plutôt simple. Mais cela ne serait pas satisfaisant. Nous aurions alors des nations gazouillant de manière incompréhensible pour les humains, ce qui serait pour le moins un objet de peu d'intérêt dans les délibérations politiques. La réelle question est donc : « À quelle réalité la nation appartient-elle ? » La nation – et par conséquent le nationalisme aussi – n'appartient pas simplement à la même réalité qu'un oiseau. Dans le présent essai nous distinguerons, suite à Popper, trois types de réalités : physique, idéologique, discursive. Ces trois réalités entraînent chacune différents types d'évaluations, de critiques, qui se rencontrent dans la possibilité d'un jugement. Il nous semble évident que l'on n'évalue pas le nationalisme au même titre que l'on identifie les objets du monde physique, comme un oiseau. Nous développerons ici une possibilité de juger le nationalisme,

dans ses propositions, à partir de trois visions de la vérité : l'utilité, la cohérence et la correspondance – interprétées dans une perspective politique.

Au contraire d'Hobsbawm, pour nous, la nation n'a d'autre substance que celle des discours qui la portent ; les nationalismes sont organisés selon des langages bien humains et sont éminemment pertinents politiquement. Le nationalisme est un discours sur la nation et ce terme de nation n'existe que par ce discours. Il n'y a évidemment pas de nations *a priori*. Le terme de nation est en fait de peu d'importance – ou n'a d'importance que par rapport au nationalisme. L'on peut facilement avoir la même attitude que Popper et répondre aux critiques, qui déjà s'indignent en lisant ces lignes remettant en cause l'existence de la nation : « Vous croyez que la nation c'est ça ? Très bien ! Discutons-en. » Et c'est par cette discussion que la nation prendrait sens. En somme, nous pouvons affirmer, paraphrasant le titre du livre classique de J. L. Austin, que « dire la nation, c'est faire la nation ». Disons, suite à Austin, concernant l'acte performatif, qu'« énoncer [une] phrase (dans les circonstances appropriées, évidemment), ce n'est ni décrire ce qu'il faut bien reconnaître que je suis en train de faire en parlant ainsi, ni affirmer que je le fais : c'est le faire⁴ ».

L'erreur fondamentale d'auteurs tel Hobsbawm fut ainsi de croire dans une substance derrière le substantif du nationalisme. Hobsbawm décrivait l'approche de son livre *Nations et nationalisme depuis 1780* comme suit : « quand on aborde la “question nationale”, il est plus fructueux de commencer par la conception de “la nation” (c'est-à-dire par le “nationalisme”) que par la réalité que recouvre cette notion, car la “nation” telle qu'elle est conçue par le nationalisme peut être reconnue à titre prospectif, alors que la “nation” réelle ne peut être reconnue qu'*a posteriori*⁵ ». Détour inutile, puisqu'il n'y a pas de nations réelles – ni de nations irréelles par ailleurs. C'est là essayer, derrière le substantif, de trouver la substance. Il n'y a pas de telle substance. Évidemment, les nationalistes se trompent lorsqu'ils attribuent des caractéristiques ou des intentions à leur nation, mais malheureusement les anti-nationalistes font la même erreur, en divagant sur la nation ou la substance nationale. Cet essai

épistémologique sur le nationalisme vise à éclairer sensiblement la *condition discursive* du nationalisme : plutôt que de dire ce qu'est la nation ou ce qu'est le nationalisme, il nous faut réfléchir sur ce que l'on peut effectivement dire du sujet. À partir de là, le nationalisme pourra être jugé.

Les trois mondes du nationalisme

Hugh Seton-Watson observait qu'il était forcé de conclure «qu'on ne peut concevoir de "définition scientifique" de la nation : reste que le phénomène a existé et existe⁶». Définir un phénomène est toujours dangereux ; c'est s'exposer à être défié par la réalité que l'on qualifie. Mais encore, si le phénomène a existé et existe, il nous faut savoir de quelle réalité ce phénomène découle. Les nations ont toujours assurément un caractère paradoxal ; on en parle comme si la nation pensait et agissait – d'où les abus de langage : la nation part en guerre ou la nation se veut indépendante –, mais la réalité de la nation nous échappe continuellement. La question sous-jacente consiste simplement à demander : «À quelle réalité le nationalisme renvoie ou peut renvoyer?» Ce problème de la réalité a une importance certaine, puisqu'il conditionne la possibilité même d'une critique. Du type de réalité auquel sera rattaché le nationalisme dépendra la possibilité plus ou moins grande du champ d'une critique. Nous pouvons, suite aux travaux de Popper et en modifiant légèrement sa terminologie, distinguer trois mondes – trois types de réalité : le monde physique, le monde imaginaire et le monde discursif. Popper utilisait plutôt les termes de monde des objets, de Moi et de monde des propositions, mais il nous semble que le terme «objet» ne doit pas être limité à la seule réalité physique, en ce que les discours et les idéologies sont bien des objets sur lesquels peuvent porter la science. De plus, de par l'expression de «Moi», Popper faisait référence à un monde des expériences, permettant que le contenu des propositions puisse être saisi par une expérience psychologique ; il nous semble, suite à Benedict Anderson⁷, que le terme d'«imaginaire» rend mieux compte, pour notre propos, de la dimension idéologique de ce rapport aux propositions. Il y a ainsi, pour nous, ce que l'on pourrait appeler le *monde physique* – soit une réalité directement accessible par les

sens, telle l'observation d'oiseaux si chère à Hobsbawm –; il y a ensuite ce que nous nommerons le *monde imaginaire* – qui est lié à l'idéologie et au phénomène de la croyance –; il y a finalement un *monde discursif* – qui est constitué essentiellement de propositions étant susceptibles d'être vraies ou fausses. Popper s'intéressait principalement à la relation entre le monde des objets – le monde 1 – et le monde des propositions – le monde 3 –, cette relation passant par le Moi – le monde 2^s. Nous tenterons ici de discuter, brièvement, ces trois mondes en lien avec le nationalisme, chaque monde comprenant une logique qui ne peut se comprendre que par rapport aux autres mondes.

Il semble clair, de prime abord, que le scientifique ne pourra établir un jugement de la même façon pour ces trois types de réalité. La première réalité – physique – pourra sans trop de difficultés se soumettre à une validation renvoyant à une conception de la *vérité* – devant rester négative. Il suffira de voir si une affirmation peut trouver sa validation dans l'observation répétée, jusqu'à preuve du contraire – nous référons ici au falsificationnisme de Popper. La nation n'étant pas de l'ordre de la matérialité – c'est là une de nos thèses –, il y aura malheureusement la tentation de prendre deux raccourcis dangereux, menant véritablement le jugement sur la voie de la perdition; premièrement, le fait de *réduire* la matérialité à une approche statistique ne garantit aucune intelligence du phénomène, et deuxièmement, plutôt que de se référer aux autres niveaux de réalité, le scientifique pourra simplement être tenté de déclarer le nationalisme *faux*, n'ayant pas d'objet, limité ici à la substance physique, qui puisse directement se soumettre à un examen de vérité; la nation n'est pas un oiseau! Ce serait là des erreurs. Il ne faut pas négliger les substances découlant de l'idéologie ou du discours, qui sont aussi des objets pour l'analyse scientifique. La deuxième réalité – imaginaire – est de toute évidence plus problématique. On entre ici dans ce qui constitue l'homme: la psyché et la culture, une certaine relation imaginée à soi et au monde. Tout jugement devient alors suspect; l'objectivité se heurte vite à la subjectivité et à la tentation du relativisme: ce n'est après tout que de l'imagination. Il faudra alors introduire la notion, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir,

d'*idéologie* – entraînant possiblement les jugements : d'illusion, de fabrication, de névrose, de mythe, etc. Le nationalisme n'échappera encore pas à ces remarques, la plupart du temps déplacées, quoique pas entièrement. L'idéologie est une partie importante des discours – et par conséquent aussi du nationalisme que nous classons comme réalité discursive. La troisième réalité – discursive – est celle qui nous semble la plus intéressante scientifiquement – permettant l'ouverture de nouveaux problèmes – et à laquelle il est le plus avantageux de rattacher le nationalisme d'un point de vue politique et scientifique. Nous verrons pourquoi.

Il nous faut ici dire que ces trois mondes, que nous avons identifiés, sont tous pertinents dans une étude du nationalisme. Si nous considérons que, dans une perspective politique et épistémologique, il est préférable d'insister sur l'aspect discursif, cela ne nous dispense pas de réfléchir sur les sources de ce discours. Notre perspective allie politique et épistémologie dans un effort d'établir les conditions de validation d'une critique, entendue ici comme jugement, du nationalisme. Un discours sur la nation – soit un nationalisme – doit se comprendre essentiellement comme idéologie. De là, on ne peut pas faire l'impasse sur une réflexion concernant la vérité ; les idéologies ne sont pas des idées fausses en soi – nous suivrons en cela Raymond Aron et Raymond Boudon. Un discours idéologique se composera de propositions et ce sont ces propositions qui devront être examinées selon les critères de vérité. Dans une perspective épistémologique du nationalisme, nous devons ainsi nous pencher successivement sur les dimensions inhérentes des trois réalités identifiées, à savoir : la vérité par rapport au monde 1, l'idéologie par rapport au monde 2 et les propositions par rapport au monde 3. De cet examen découlera la possibilité de juger le nationalisme et l'antinationalisme.

De la vérité

Dans l'optique d'une recherche de ce que peut signifier le concept de vérité pour le nationalisme, il semble approprié de commencer cette recherche non pas dans «le ciel embrumé de l'imagination philosophique⁹», que Marx décriait justement, mais bien dans l'application la plus courante d'une telle recherche de vérité, qui

est aussi l'une des pratiques les plus essentielles à nos sociétés modernes : c'est-à-dire la cour de justice. Le processus judiciaire de la *recherche* de la vérité – qui est nécessaire pour pouvoir aboutir à un jugement pouvant généralement être considéré comme juste – est particulièrement éclairant par rapport à ce concept de vérité, qui semble si essentiel à la prétention des sciences modernes, en lien avec le monde 1, physique. À ce sujet, Karl Popper écrit :

Un juge qui enjoint à un témoin de dire toute la vérité et rien que la vérité ne lui enjoint pas de dire ce qu'il croit utile pour lui-même ou pour qui que ce soit. Le juge enjoint au témoin de dire toute la vérité et rien que la vérité, mais il ne lui dit pas : "Tout ce que nous attendons de vous, c'est que vous ne tombiez pas dans des contradictions", ce qu'il lui dirait s'il était partisan de la théorie de la cohérence. Mais ce n'est pas cela qu'il exige du témoin. Autrement dit, le sens ordinaire du mot "vérité", tel qu'on l'emploie dans les tribunaux, c'est, à n'en pas douter, celui de correspondance¹⁰.

Cet exemple met en lumière trois visions classiques de la vérité : l'utilité, la cohérence et la correspondance. Disons dès maintenant que c'est à partir de ces trois critères que nous pourrions réellement établir un *jugement* sur le nationalisme. Or, il relève maintenant plutôt du sens commun que l'utilité n'est pas semblable à la vérité – et ne peut en aucun cas être considéré ne serait-ce que comme un critère de la vérité. Un criminel ayant volé une banque pourra tenter de dire que c'est son voisin qui a commis l'acte répréhensible – en cachant le butin dans sa cour – ; cela lui sera peut-être *utile* s'il veut éviter une incrimination, mais cela ne sera pas *vrai*. Inutile d'insister davantage – mais nous verrons que la question de l'utilité reste pertinente. De manière plus importante, la cohérence d'un discours semble être un critère de la vérité. Si, dans son témoignage, un témoin est incohérent, il sera alors loisible à un avocat, par son contre-interrogatoire, de mettre en doute la vérité du propos. De deux choses l'une, soit la proposition «A» est vraie, soit elle ne l'est pas ; les deux alternatives ne peuvent pas exister dans le même discours en toute cohérence, c'est-à-dire ne peuvent pas coexister en vérité

– ce point sera important dans l’analyse d’une rhétorique sur le nationalisme. Ainsi la cohérence est une condition nécessaire à la vérité, mais elle n’est pas suffisante : l’énoncé « Je n’ai pas volé » est cohérent – étant dépourvu de contradiction interne –, mais il n’est pas nécessairement vrai. Cet exemple permet de constater l’importance primordiale d’une théorie de la vérité-correspondance, suite à Popper, soit *la vérité comme une correspondance entre l’énoncé et le fait de l’énoncé* – exprimé par la formule célèbre de Tarski : « “P” est vrai » si et seulement si p (où p est la proposition exprimée par l’énoncé P), soit une nation existe si et seulement si elle existe *en fait*. Dans cette théorie, telle qu’interprétée par Popper à la lumière de son falsificationnisme, la vérité se définit par une réalité extérieure au discours – or, nous verrons, dans le cas du nationalisme, qu’il ne peut simplement pas y avoir de réalités extérieures qui puissent être déterminantes par rapport au discours sur la nation. Au contraire, nous dirons que la nation existe si et seulement si la nation existe *dans le nationalisme*, et ce par les propositions ; suite à J. L. Austin, la nation doit se comprendre comme un acte performatif, comme nous le défendrons.

Un jugement – au sens largement scientifique que nous développons ici – est toujours une appréciation du processus de la recherche de la vérité – et n’est donc pas en soi expression de la vérité, ni même une réflexion ou une « image de la réalité » pour utiliser le langage de Wittgenstein ou de Marx. Le verdict de culpabilité établit la culpabilité non pas en vérité, mais en créant un état de fait nouveau – qui peut bien ne pas correspondre à l’état de fait initial, supposé inconnu, qui précède le jugement et que le procès tente de mettre en lumière. *La vérité réside dans la recherche par rapport aux faits, non dans l’appréciation des faits révélés dans la recherche*. Popper écrit, à ce sujet, que « [l]e concept de vérité joue donc principalement le rôle d’une idée régulatrice¹¹ ». Il est possible au témoin de prêter serment, de jurer de dire la vérité, mais il ne lui est jamais possible, selon Wittgenstein, d’affirmer qu’il dit *effectivement* la vérité. Une proposition ne peut pas être *en soi* vraie ; de même, une proposition ne peut pas affirmer sa propre vérité¹². Une proposition, pour pouvoir faire l’objet d’une vérité quelconque, doit,

dans une telle pensée, avoir un *objet externe à elle-même*. Cet objet externe au nationalisme est habituellement identifié comme étant la nation. Mais la nation n'existe, et c'est là notre thèse, que par le discours du nationalisme. Il n'y a donc pas de nation externe à la notion de nationalisme. Le nationalisme ne peut donc pas être en soi une *vérité*, et force est donc de conclure, par conséquent, que le nationalisme ne peut pas simplement être *faux*. La vérité interviendra par rapport aux propositions sur la nation – un nationalisme pouvant comprendre plusieurs propositions, dont certaines seront vraies et d'autres fausses ; l'objet externe – analysable scientifiquement – sera donc les propositions des idéologies et des discours nationalistes.

On arrive ici à la conclusion que la vérité est toujours conditionnelle à une relation avec son objet – soit sa correspondance – et avec elle-même – soit sa cohérence. Cette correspondance peut avoir une certaine signification dans le domaine des sciences naturelles – dite *pures* –, mais rencontre très vite ses limites dans les sciences sociales, pour la simple et bonne raison que la réalité sociale – s'intéressant davantage aux mondes imaginaire et discursif – n'est pas contenue dans les limites de la matérialité directement observable. Dans le cas du nationalisme, il n'y a pas d'*objet physique extérieur* au discours même. Il n'y a pas de critères objectifs qui s'imposeraient à tout être humain et qui feraient chacun s'écrier : « Ah ! voilà une *nation* » quand il en verrait une. Nous n'observons pas des oiseaux. Ainsi, pour trouver les « vraies nations » ou les « nations réelles », on est tenté de se référer au schéma d'interprétation de la vérité de Tarski : « "*P*" est vrai » si et seulement si p (où p est la proposition exprimée par l'énoncé P), soit une nation existe si et seulement si elle existe *en fait*. Mais la nation n'est pas un fait observable, la dimension factuelle résidant *exclusivement* dans la *croissance* d'individus et dans un *discours*, qui se traduiront par des propositions. L'erreur est toujours de chercher la substance, soit la nation, derrière le substantif, soit le nationalisme.

De l'idéologie

Nous ne pouvons pas imaginer, objectivement, que la présence d'une langue, d'une histoire, d'une société et d'institutions soient

des conditions suffisantes, ni même nécessaires pour l'*existence* d'une nation – ce sont là des *circonstances* de la nation, pour utiliser le terme d'Austin, conditions du sérieux du discours sur la nation. Il serait tout à fait loisible de pointer les nations qui n'ont pas un ou plusieurs de ces facteurs et qui n'en sont pas moins des nations aux yeux des individus qui portent le discours sur la nation. Il n'y a *aucune* supposée factualité – société distincte, langue différente, institution rassembleuse ou bagage historique commun – qui puisse *créer* une nation, que ce soit seule ou en combinaison avec d'autres facteurs. La nation est une *idée* qui existe parce qu'elle est pensée et discutée : «je suis pensée donc je suis» ou «je suis discutée donc je suis». Les nations existent simplement parce qu'un nombre considérable de gens le *croient* et *agissent* en conséquence de cette croyance dans un système de communication sociale.

Le nationalisme est plutôt une idéologie, d'où l'importance d'une réflexion sur la vérité. En effet, de manière classique, l'idéologie a été définie comme une *idée fausse*. En ce sens, l'idéologie se rapprochait de l'*erreur* et de l'*ignorance* que Descartes et Spinoza identifiaient à «un défaut», à une privation de la connaissance – cela nous semble incorrect. Le nationalisme ne pouvant pas être démontré faux par une quelconque correspondance à la réalité physique, il ne peut pas, non plus, être interprété comme privation de vérité en soi. Il semble maintenant que l'idéologie peut, sans trop de difficultés, être raisonnablement considérée comme un point de vue éclairant, ni entièrement vrai ni entièrement faux – et ce grâce aux *propositions*. En effet, l'idéologie mettra de l'avant des propositions et ces propositions seront susceptibles de se prêter à l'examen de la vérité ; l'idéologie, par contre, dans sa visée plus globale établira des liens et des conclusions qui ne pourront simplement pas être interprétés de manière satisfaisante selon la vérité.

Manifestement, le marxisme fut scientifiquement profitable, permettant l'ouverture de nouveaux champs de réflexion ou une nouvelle perspective sociale. La vérité n'intervient ici dans l'évaluation des idéologies qu'indirectement, mais son intervention est absolument essentielle. C'est la garantie que l'idéologie pourra avoir une certaine prétention de *sérieux*. Selon Raymond Boudon

l'idéologie doit se définir selon un critère de vérité, comme une « doctrine reposant sur une argumentation scientifique et dotée d'une crédibilité excessive ou non fondée¹³ ». Dans le cas du nationalisme, cela nous semble correct, au fait près que nous remplacerions le mot *doctrine* par *discours*. L'idéologie, ainsi définie, est régulée par une conception de la vérité tirée d'une conception de la science ; la vérité étant elle-même une idée régulatrice, telle que nous l'avons exposée grâce à la pensée de Popper. Nous avons donc ici l'idéologie nationaliste qui est régulée par l'idée régulatrice de la vérité. Mais alors l'idéologie nationaliste n'est-elle pas une « forme inférieure » de vérité – étant seulement régulée indirectement par ce qui régule directement la vérité ? Non, évidemment !

Le nationalisme entre dans la catégorie des *idéologies politiques* qui, selon les mots de Raymond Aron, dans *L'Opium des intellectuels*, « expriment une perspective sur le monde et une volonté tournée vers l'avenir. Elles ne tombent pas directement sous l'alternative du vrai et du faux [...]. La philosophie dernière et la hiérarchie des préférences appellent le dialogue plutôt que la preuve ou la réfutation¹⁴. » Aron reprend ici magnifiquement la distinction aristotélicienne de l'*Éthique à Nicomaque* : l'idéologie ne doit pas être réfutée, il faut en discuter¹⁵. Cette dernière idée est extrêmement importante. La possibilité même de l'intelligence, ou de la vérité, est conditionnée par le fait de la critique, selon Popper – et nous tenons cet impératif de la critique comme essentiel. Or, l'idéologie, qui tombe indirectement sous le critère de la vérité, selon Boudon et Aron, est aussi rattachée sans conteste à cet impératif de la critique ; la différence étant que *la réfutation n'a simplement pas lieu*. Tenter de réfuter le nationalisme en soi, c'est s'illusionner, c'est combattre des moulins à vent. La réfutation n'interviendra que par rapport à des propositions du nationalisme.

À ce titre, beaucoup se sont illusionnés et continuent de s'illusionner. En effet, le nationalisme, en tant qu'idéologie, peut être compris par certains comme doctrine, ce mot renvoyant à un ensemble théorique enseigné comme *vrai* – d'où l'idée qu'il faut combattre le nationalisme doctrinal. Selon nous, la prétention de *possession* de la vérité est une impossibilité épistémologique.

On cherche et poursuit la vérité, mais on ne la possède jamais; le nationalisme ne peut pas posséder de vérité – au mieux, il y aura certaines propositions du nationalisme qui seront vraies. Mais l'idéologie nationaliste est-elle vraiment une doctrine? Rappelons le mot d'Eric Hobsbawm qui écrivait: «Enfin, je ne peux m'abstenir d'ajouter qu'aucun nationaliste politique engagé ne peut être un historien sérieux des nations et du nationalisme [...]»¹⁶.» Bien! Ainsi, un nationaliste ne pourrait pas écrire sur le nationalisme, car il serait tenu de prendre le phénomène nationaliste comme *déjà-vrai*. Or, Hobsbawm, très clairement marxiste, ne s'est pas pour autant privé d'écrire, de manière absolument remarquable, démontrant une grande érudition, sur l'histoire du prolétariat. Évidemment que le fait d'être nationaliste impose un certain cadre interprétatif – mais ce cadre n'a pas de prétention théorique globale, contrairement au marxisme par exemple. Quel est alors ce cadre interprétatif du nationalisme en général? C'est simplement de dire, contre toute attente matérielle ou toute correspondance au concept de vérité: *Il y a des nations; There are nations; Es gibt Nationen*. Et puis après, c'est le nationaliste, l'individu, qui fait des propositions – ce sont ces propositions qui seront l'objet de la réfutation.

De la proposition

De quelle manière alors une idéologie nationaliste est-elle soumise à un examen de vérité? La réponse est simple: de par ses propositions. Il y a trop souvent une certaine propension néfaste à ne pas établir de distinctions là où c'est visiblement nécessaire: entre un discours et une proposition; entre la proposition et le fait de la proposition; entre l'idéologie et les idéologues; entre une institution et ses représentants, etc. L'erreur est toujours de croire qu'en réfutant – si c'est possible – le deuxième élément de chaque couple, l'on réfute automatiquement le premier élément. Réfuter les prédictions de Marx sur l'effondrement du capitalisme ce n'est évidemment pas réfuter le marxisme. De même, un nationaliste prônant l'indépendance d'une «nation» à l'intérieur d'un pays fait une proposition – rien de plus. C'est là une proposition qu'il tire d'une certaine idéologie nationaliste – ce sans quoi il n'y aurait pas de nation – et d'un

raisonnement, pouvant être entraîné par à peu près n'importe quoi. Si par exemple, dans l'argumentaire idéologique, le nationaliste insiste qu'une indépendance serait profitable économiquement et qu'il se trompe, cela ne doit toujours pas nous faire dire que son nationalisme a été réfuté – disons par ailleurs que des projections sérieuses, économiques dans notre exemple, ne sont pas des faits, malgré ce que les idéologues diront. La correspondance n'a donc simplement pas lieu. Réfuter l'un ce n'est jamais réfuter l'autre. D'où, peut-être, la tentation du scientifique de résoudre une fois pour toutes le problème. L'aspect continuellement à recommencer d'une critique des propositions peut sembler exaspérant – rappelant le mythe de Sisyphe. C'est, pour reprendre une expression de Popper, une quête inachevée et inachevable. Mais par ailleurs la possibilité de critique n'en est qu'augmentée.

Le nationalisme en général est l'ensemble des discours sur la nation. En tant que discours, il y a donc la possibilité, pour le sujet intéressé, de critiquer le nationalisme ou un nationalisme selon les trois niveaux critériels que nous avons identifiés en lien avec la recherche de vérité : la correspondance, l'utilité et la cohérence. La critique est entièrement ouverte. Et pour cela même, les accusations de renfermement, de xénophobie, de misogynie, de racisme, etc., ne sont que des manifestations soit d'une incompréhension quasi-totale envers le phénomène discursif – de la part du nationaliste ou du critique –, soit simplement d'une *abdication* de cette tâche de critique du nationalisme. Il faut critiquer les propositions aberrantes, mais ne pas s'arrêter là et continuer l'examen du discours en profondeur. Ainsi, notre insistance sur l'avantage de comprendre le nationalisme comme discours trouve précisément sa source dans cette possibilité de critique des propositions. En somme, le nationalisme est un objet d'étude éminemment scientifique du fait même que les propositions sont critiquables et réfutables. Les trois niveaux critériels ouvrent la possibilité à essentiellement trois types de critiques, pouvant véritablement mener à un *jugement scientifique* du nationalisme.

Premièrement, l'utilité renvoie à un raisonnement téléologique. Il faut se demander «cette proposition est-elle utile?», c'est-à-dire «cette proposition répond-elle à tel but, ou telle fin que je me fixe?»

Ce type de raisonnement est absolument essentiel – et la critique de l'utilitarisme, qui semble être l'un des passe-temps essentiels des philosophes, est simplement non avenue dans une perspective *politique* de critique du nationalisme. Nous pouvons critiquer philosophiquement la valeur de l'utilitarisme, mais, politiquement, il faut comprendre que la pensée utilitaire est un des fondements de la rationalité des citoyens. Dans le cas du nationalisme, le raisonnement intervient évidemment dans toute projection dans le futur. On se demande : « Qu'arriverait-il si ... ? » Ce type de raisonnement peut être dangereux, mais ne doit surtout pas être rejeté politiquement. En effet, la valeur du raisonnement téléologique se trouve précisément dans la capacité des humains de se fixer des buts et de tenter d'agir en conséquence. Le *telos* est en politique absolument essentiel ; en faire fi serait une grave erreur – nous nous retrouverions sinon avec un politique purement procédural ne pouvant formuler aucun but, aucune fin pour la société.

Deuxièmement, la cohérence renvoie à un raisonnement procédural. Évidemment, tout ne peut pas se faire n'importe comment. Il y a des procédures et dans toute évaluation de propositions, il faut par conséquent se demander comment harmoniser la proposition avec ce qui est déjà. La dimension procédurale est d'autant plus importante que le politique repose très largement sur des institutions que l'on ne peut pas simplement écarter d'un revers de la main. Karl Popper écrivait : « Il est faux [...] de mettre l'accent [...] sur la question : “ Qui doit gouverner ? Le peuple (la plèbe) ou les quelques meilleurs ? Les (bons) travailleurs ou les (mauvais) capitalistes ? La majorité ou la minorité ? La gauche, la droite, ou le parti du centre ? ” Toutes ces questions sont mal posées. Car il importe peu de savoir qui gouverne, tant que l'on peut se défaire du gouvernement sans effusion de sang¹⁷. » Le problème principal de la démocratie serait donc : « comment doit-on gouverner », soit un raisonnement procédural. La dimension procédurale rend aussi bien compte de la démocratie que du parlementarisme, du présidentielisme, du fédéralisme, etc. Ce sont toutes là des procédures du politique ; le nationalisme ici ne fait pas exception. Or, le nationalisme a une portée double : évidemment, il y a une ambition téléologique, mais il

y a aussi, d'autre part, une ambition procédurale – ce n'est pas tant ce que le politique pourrait faire de plus que ce que le politique pourrait faire différemment. Cette dimension procédurale semble être, dans plusieurs cas, la plus importante : « maître chez nous » n'est pas tant un slogan pour un projet positif, pour une téléologie, que l'ambition de contrôler la procédure politique. La question qu'il faut se poser est alors : « Comment le projet nationaliste entre-t-il en conflit ou s'harmonise-t-il avec le politique, avec les procédures existantes ? » De cette question il faudra juger possiblement la dangerosité de conflits – sujet complexe que nous ne faisons qu'évoquer ici.

Troisièmement, la correspondance renvoie à un raisonnement démocratique. Nous avons déjà insisté sur le fait que la signification d'une correspondance pour le terme « nation » n'est pas à chercher dans une quelconque matérialité. La correspondance se trouve plutôt dans un assentiment démocratique de certaines propositions du nationalisme ; rappelons nous les mots d'Ernest Renan qui disait que « [l]'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours¹⁸ ». La correspondance passe par le lieu du politique. En effet, en tant que phénomène discursif, *le nationalisme se situe précisément dans le politique* ; il s'ensuit que le phénomène doit trouver une correspondance politique, s'incarnant dans la démocratie. Pour être porté devant le politique, il doit évidemment d'abord y avoir correspondance entre la proposition et le fait de la proposition – pour s'assurer qu'on ne raconte pas n'importe quoi – puis, cette proposition doit, dans le respect des procédures, être portée devant la population. Chacun est alors renvoyé au premier raisonnement téléologique, et se demande : « Est-ce cela que je veux ? » Évidemment, les réponses seront diverses. Mais cette diversité se ramènera finalement à dire *oui* ou *non*.

Juger le nationalisme

Nous avons utilisé l'expression de jugement du nationalisme pour nos trois types de raisonnement. Or, il convient ici de rappeler ce que nous avons déjà dit sur la valeur d'un jugement. *Un jugement est toujours une appréciation du processus de la recherche de la vérité et n'est donc pas en soi expression de la vérité, ni même une réflexion*

ou une image de la réalité. La vérité réside dans la recherche par rapport aux faits, non dans l'appréciation des faits révélés dans la recherche. Nos trois questions ne permettent qu'une critique indirecte du nationalisme – c'est-à-dire par rapport aux propositions. Or, nous n'aurons jamais de certitude sur le nationalisme, en ce que nous ne posséderons pas de vérité pouvant amener à une compréhension intrinsèque du phénomène. Toutes les questions du monde résolues – mettant tous les scientifiques au chômage – ne nous donneraient pas de réponse que nous pourrions qualifier de vérité. Lorsque l'on est confronté à un nationalisme, l'on peut toujours se tenter à faire des prédictions, que l'on base de la manière la plus rigoureuse possible sur une compréhension extérieure du phénomène; il faut alors se poser des questions, utiliser notre jugement et être bien conscient de ce qui s'est déjà passé dans des situations semblables. Winston Churchill disait: «En politique il faut être capable de prédire ce qui se passera demain, la semaine d'après, le mois d'après et l'année d'après. Et il faut ensuite être capable d'expliquer pourquoi ça ne s'est pas passé comme prévu¹⁹.» Nous nous tromperons très probablement, mais notre erreur est fondamentale – en ce que c'est d'elle que l'on apprend véritablement.

La portée limitée de notre compréhension du nationalisme ne doit surtout pas nous faire tomber dans un scepticisme cartésien et chercher à tout prix la terre ferme – l'indubitable – sur laquelle notre pensée du nationalisme pourrait se construire. Nous tomberions alors dans un scepticisme cartésien, qui cherche un fondement à sa pensée. Cette recherche de fondement est utile dans une certaine mesure et dans certains contextes, mais il faut bien être conscient, dans une perspective wittgensteinienne, que notre doute n'est pas la fin de la réflexion, mais bien son début: «le doute présuppose la certitude». La certitude n'est pas, comme Wittgenstein l'a exposé magnifiquement, l'objet de la connaissance – la fin de la réflexion –, mais son fondement – sa condition de possibilité²⁰. Et c'est pour cela que les propos d'Hobsbawm, que nous avons précédemment cités, sur l'impossibilité pour le nationaliste d'être un historien sérieux de la nation, sonnent creux. Il y a toujours un cadre interprétatif présupposé; dans le cas du nationalisme ce présupposé porte sur

l'existence même de la nation : *Il y a des nations*. En faisant des propositions sur la nation, la nation devient un fait social; c'est là l'acte performatif dont Austin parlait. Ce présupposé, même Hobsbawm doit l'adopter s'il veut écrire sur la nation, sinon il n'y a pas d'objet qui justifie d'écrire. Écrire sur la nation – plusieurs centaines de milliers de pages – implique un doute sur l'existence de la nation, de la part des auteurs, et c'est ce doute qui donne sens à ces pages, pour l'auteur et le lecteur. Or, il nous faut insister que l'existence de la nation n'est pas physique. La possibilité du jugement du nationalisme que nous avons tenté de construire ici est certes limitée. On ne peut que critiquer les propositions, ce qui peut sembler un peu trop contraignant. Mais il nous semble que limiter de la sorte notre jugement constitue un impératif scientifique; il faut à tout prix éviter les écueils du discours ontologique sur la nation, qui ne mène nulle part. L'utilité principale de comprendre le nationalisme dans une dimension discursive est justement d'évacuer toute ontologie et d'ouvrir la délibération politique sur le phénomène. Comprendre le nationalisme discursivement c'est faire de la nation une donnée initiale des propositions; ces propositions seront ce qui construira la nation de manière performative. À partir de là, la critique des propositions doit s'imposer comme un *impératif* scientifique et politique.

-
- 1 Ludwig Wittgenstein, *Le cahier bleu et le cahier brun*, Paris, Gallimard, 1965, p. 25.
 - 2 Karl Popper, *La connaissance objective*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1991, p. 460.
 - 3 Eric J. Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780. Programme, mythe, réalité*, Paris, Gallimard, Folio histoire, 1992, p. 19.
 - 4 J. L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, p. 41.
 - 5 Eric J. Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780*, *op. cit.*, p. 26.
 - 6 Hugh Seton-Watson, *Nations and States. An Inquiry into the Origins of Nations and the Politics of Nationalism*, Boulder, Westview Press, 1977, p. 5.
 - 7 Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et*

- l'essor du nationalisme*, Paris, Éditions La Découverte & Syros, 2002, 213 p.
- 8 Karl Popper et Konrad Lorenz, *L'avenir est ouvert*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1995, p. 9 et suivantes.
 - 9 Karl Marx, *Le manifeste du parti communiste*, Paris, Union générale d'éditions, coll. 10/18, 1962, p. 52.
 - 10 Karl Popper, *La connaissance objective*, *op. cit.*, p. 464.
 - 11 Karl Popper, *La connaissance objective*, *op. cit.*, p. 465.
 - 12 Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, proposition 4.442.
 - 13 Raymond Boudon, *L'idéologie. Ou l'origine des idées reçues*, Paris, Fayard, coll. Ponts, 1986, p. 52.
 - 14 Raymond Aron, *L'Opium des intellectuels*, Paris, Gallimard, 1968, p. 246.
 - 15 Aristote, *Éthique à Nicomaque*, I, 4. Cf. Raymond Boudon, *L'idéologie. Ou l'origine des idées reçues*, *op. cit.*, p. 32.
 - 16 Eric J. Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780*, *op. cit.*, p. 32.
 - 17 Karl Popper, *Toute vie est résolution de problèmes*, tome 2, Arles, Actes Sud, 1998, pp. 74-75.
 - 18 Ernest Renan, « Qu'est-ce qu'une nation? », 1882.
 - 19 Winston Churchill, *Citations*, Paris, Les éditions du huitième jour, 2009, p. 16.
 - 20 Ludwig Wittgenstein, *De la certitude*, Paris, Gallimard, 2006, 211 p.